

je veux m'accuser d'avoir manqué de franchise envers toi : ma faute remonte à l'époque de mon départ pour la Perse ; je te laissai croire que ce départ n'avait d'autres causes que ma curiosité et mes goûts d'artiste. Cela n'était pas tout à fait exact ; mais, quoiqu'une amitié comme la nôtre ne comporte point de secrets, véritablement j'avais jugé superflu de t'initier à quelques motifs secondaires... qui n'étaient pas sans une teinte de ridicule. Tu connais ma cousine, la duchesse Blanche ?

— Naturellement, ayant coutume de sauver la vie à sa belle-mère tous les quinze jours.

— Tu te rappelles le caractère exceptionnel de mon intimité avec sa mère et avec elle-même : pendant deux ou trois ans, j'accompagnais assez régulièrement madame de Guy-Ferrand dans ses visites au couvent où Blanche respirait. Pour moi, cette petite était une fille que j'aimais bien... mais voilà tout ! Physiquement, elle me semblait à peine agréable... pour le reste, une poupée ! De plus l'idée du mariage m'était repoussante... Mais... par un vague instinct... qui pouvait être une aberration de fatuité... je crus m'a percevoir que la petite personne me trouvait superbe, et que sa mère envisageait secrètement notre union comme une circonstance écrite de tout temps au livre du destin... Cela me fit appréhender des explications, des complications, des ennuis ;... bref, pour couper court, deux ou trois mois avant l'époque où ma cousine Blanche devait quitter le couvent, je fis mystérieusement mon paquet... et me voilà en Perse !

— Faiblesse ! murmura Gandrax. Ensuite ?

— Une de tes premières lettres vient m'apprendre, à Ispahan, le mariage de Blanche avec le duc de Sauves... J'en bénis Allah dans la grande mosquée... Et toutefois, par surcroît de précautions et de délicatesse, je veux laisser à ce mariage le temps de se consolider et de pousser ses racines... Je passe un an en Perse, un an à Constantinople, un an au Caire, un an... je ne sais plus où !...

— En Grèce ! fit Gandrax.

— Tu as raison... en Grèce... et je reviens ! — Je vais ce soir, après dîner, faire visite à ma tante de Guy-Ferrand comme mon cœur et mon devoir m'y poussaient... Accueil un peu froid d'abord... Puis, comme c'est une excellente femme, et comme sa fille d'ailleurs est duchesse, je la trouve bientôt aussi affectueuse qu'autrefois. Arrive la jeune duchesse ! Je crois sentir dans son abord, et jusque dans les étreintes du retour, un soupçon de rancune, un peu de glace, un peu d'émotion, un peu de confusion... je ne sais pas quoi enfin !

— Bah ! dit Gandrax tu es fatigant ; elle adore son mari, ta cousine, et elle a raison, car il est magnifique de sa personne, parfait pour elle, et il lui a donné deux bijoux d'enfants !

— Tu parles trop, mon ami, reprit tranquillement Raoul. Sache donc que, madame de Guy-Ferrand m'ayant laissé seul avec la jeune duchesse... il y a de cela trois quarts d'heure... je m'avise de lui faire compliment sur le bonheur que tu vantes... Elle me regarde alors en face pour la première fois, éclate en sanglots, et se sauve dans la pièce voisine.

— Oh ! là ! dit Gandrax en fronçant le sourcil.

— Elle est revenue un moment après, a repris contenance, s'est montrée douce, amicale, fraternelle, mais tout cela sans naturel aucun et avec toutes les fièvres d'enfer dans les yeux. — Eh bien, *quid dicis Thomas* ?

— Je dis qu'il ne faut pas la revoir.

— Bah ! et le moyen, vivant à Paris... et n'ayant d'autre famille que la sienne ? C'est un rêve !

— Retourne en Perse, alors ! cria Gandrax.

— Je ne retournerai pas en Perse.

— En ce cas quel conseil me demandes-tu ?

— Je ne t'en demande aucun ; je te raconte un épisode intéressant de ma folle existence, voilà tout !

M. de Chalys se leva, et marcha à pas lents sur les briques du cabinet.

— On ne peut être moins expert que je ne le suis sur la matière, reprit Gandrax ; mais un enfant seul pourrait se méprendre sur les suites de l'aventure, étant donné ton point de départ. Dans quinze jours ou dans quinze mois, si tu t'abandonnes au courant, tu seras l'amant de la jeune duchesse, qui est la femme d'un galant homme, ta parente et presque ta sœur, c'est-à-dire que tu feras sciemment une fort mauvaise action, pour laquelle je te refuse mon approbation et mon estime. *Dixi*.

— Oui ! dit Raoul en interrompant brusquement sa promenade ; vraiment ! une mauvaise action ! Et qu'est-ce que c'est qu'une mauvaise action ? Où est ton *critérium* ? Et si je la juge bonne, moi ? Si la jeune dame m'a paru singulièrement embellie, si je me sens agréablement entraîné vers elle par une des plus douces lois de la nature, quelle autre loi, à ton sens, m'empêcherait de céder à celle-là ?

— L'honneur ! dit sèchement Gandrax.

— L'honneur ? reprit Raoul en élevant la voix. Entrons là, mon savant ami... (et il indiquait la porte du laboratoire) : tu m'y feras voir au fond de tes creusets les éléments dont se composent toutes les substances de la nature, les forces nécessaires en vertu desquelles elles germent ou se cristallisent dans le sein de leur mère aveugle... Tu m'y feras toucher du doigt, sur tes sphères ou dans tes logarithmes, chacun des ressorts qui suspendent les mondes dans le vide et en ordonnent de toute éternité la marche fatale ;... mais je te défie de me montrer dans aucun de tes alambics ni dans aucun de tes grimoires un seul des éléments de cette force à laquelle tu veux que j'obéisse, et que tu appelles l'honneur. Pourquoi obéir à une fiction ? sois donc logique !

— C'est toi qui ne l'es pas, répondit Gandrax. Si le métier d'homme vraiment libre et pleinement affranchi pouvait être discrédité, il le serait par toi ! Que reprochet-on à ceux qui, comme nous, ont secoués le joug de toutes les mythologies de l'enfance humaine, et qui rêvent pour le monde entier un avenir d'émancipation égale ? On leur reproche de supprimer les principes qui font la cohésion nécessaire de tout groupe social et d'imaginer sur la terre une prétendue société de philosophes qui serait une société de brutes... Eh bien, j'en suis fâché, mais tu donnes raison à l'objection ! De ce que Dieu est une pure hypothèse, tu conclus que la vertu et l'honneur sont des fictions sans bases !... mais cela est imbécile ! Est-ce que je ne suis pas un honnête homme, moi ?... Trouve une faute dans ma vie !... Et pourquoi le suis-je ? Par fierté d'abord, c'est possible, et pour démontrer à tous ces adorateurs de dieux vermoulus qu'on peut ne croire à rien et valoir mieux qu'ils ne valent... Oui, par fierté sans doute, mais aussi et surtout par logique quoi que tu en dises, parce que je reconnais dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel, des lois nécessaires, parce que l'intégrité des mœurs, qui est le respect de soi-même, la bonne foi, qui est le respect de ses semblables, la justice, la probité, l'honneur, sont des rouages indispensables aux fonctions d'une bonne machine sociale... Oui, je reconnais ces lois nécessaires, et je les observe... Ce que la plante et l'étoile font par instinct et par fatalité, je le fais, moi, par raison... C'est ma supériorité, c'est ma dignité... Je suis un homme !

— Tu es bien fier, mon pauvre ami, reprit Raoul de ton tempérament ! Tu vis, j'en conviens, avec l'austérité d'un trappiste ; mais pourquoi ? Parce que la pâle liqueur qui coule dans tes veines est descendue d'un glacier des Alpes ! Tu as le bonheur, je l'avoue, d'être chaste comme la lune ; mais tu n'y as pas plus de mérite que n'en a cet astre lui-même à être éteint !

— On est chaste quand on veut, répliqua le jeune homme avec force ; on est tout ce qu'on veut !... Tu es une femme !

Le comte Raoul haussa les épaules, fit entendre un